

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

### LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

#### TROISIÈME PARTIE

#### II

OU LE CHEVALIER DU GUET, MESSIRE DEFUNCTIS, FAIT  
BUISSON CREUX

— Adieu, monsieur le chevalier du guet ! lui cria Bonheur-  
beau au passage.

— Oui, dit le capitaine en hochant la tête, il est parti ;  
mais n'ayez peur, il reviendra. Tous ces policiers ont le même  
flair que les corbeaux ; ils sentent de loin les conspirateurs, comme  
les autres sentent la charogne. Croyez-moi, comte, méfiez-vous !

— La méfiance est la mère de la sûreté ! dit sentencieuse-  
ment le ministre.



Tout près de la comtesse était assise sur des coussins une ravissante jeune fille...

Au bout d'un instant on entendit chanter de nouveau le  
Vaurien qui reprenait le premier couplet de sa chanson.

Changeons propos, c'est trop chanté d'amours,  
Ce sont clamours, chantons de la serpette.  
Tous vignerons ont à elle recours.  
C'est leur secours pour tailler la vignette.  
O serpilet, ô la serpilonnète,  
La vignolette est par toy mise sus,  
Dont les bons vins, tous les ans, sont yssus !

— Il est parti, dit le comte, nous en voici enfin délivrés !  
mais si nous n'avions pas eu soin de nous faire garder, nous étions  
pris.

— Bien parlé, mon révérend ! fit en souriant le comte, et  
maintenant, laissons reposer la politique, et causons un peu de  
nos affaires particulières.

— Je suis à vos ordres, monsieur le comte.

— Bon ! fit le capitaine en se levant, comme ma présence  
n'est plus nécessaire ici, je profiterai de cela pour aller un peu  
battre l'estrade.

— Non, pas, nous partions ensemble s'il vous plaît, capitaine,  
souvenez-vous que nous avons, ce soir, rendez-vous à l'Épée-de-  
Bois.

— Je ne l'oublie pas ; mais n'aurez-vous pas à causer avec  
le révérend ?

Et, prenant son feutre et son manteau, mouvement imité par le capitaine, le comte se leva et les trois hommes quittèrent le cabaret.

— Peut-être ; nous causerons en marchant, voilà tout.

— Comme il vous plaira, comte, dit le capitaine avec une apparente résignation.

### III

#### OU LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE AVEC MADEMOISELLE BLANCHE DE CASTELNAU

Après avoir quitté le cabaret de Renard, le comte du Luc et ses deux compagnons marchèrent pendant quelques instants côte à côte, sans échanger une parole.

Chacun de nos personnages était trop préoccupé et, disons-le, trop inquiet intérieurement, pour se sentir disposé à soutenir une conversation oiseuse.

Le ministre surtout, homme d'un caractère essentiellement doux, habitué à une vie calme, paisible, ne se rappelait point sans un effroi secret les scènes auxquelles il avait été, malgré lui, contraint d'assister pendant cette matinée. Non point qu'il craignît les conséquences que pourraient avoir pour lui les faits accomplis, car, bien que ministre, il n'avait pas le cœur lâche et possédait au contraire au plus haut degré le courage moral ; mais parce qu'il repugnait instinctivement à toute scène violente, et qu'un meurtre, quel qu'il fût, remplissait son esprit d'une pitié immense et d'une terreur involontaire.

Cependant, le jardin n'était plus désert ; cette promenade qui servait alors, comme elle sert encore aujourd'hui, de lieu de rendez-vous aux vieillards qui viennent s'y chauffer au soleil et aux enfants qui, sous la protection des domestiques affectés à leur service, s'y livrent, à l'ombre des grands arbres, à leurs joyeux ébats, commençait à se peupler de ses promeneurs ordinaires, qui de tous les côtés, y arrivaient comme à un rendez-vous.

En atteignant la grille fermant le jardin du côté des Tuileries, le comte du Luc s'arrêta ; ses deux compagnons l'imitèrent.

— Mon révérend, dit Olivier, nous nous séparons ici ; notre route n'est pas la même.

— Je le regrette, monsieur le comte, dit avec intention le ministre. N'aurai-je pas l'honneur de vous revoir ?

— Qui sait ? mon révérend, reprit Olivier avec amertume ; nous vivons à une singulière époque, où chacun ne peut répondre que de l'heure présente. Vous en avez eu ce matin la preuve.

— Oh ! ne parlez pas de cela, monseigneur.

— Et pourquoi n'en parlerais-je pas, vieillard ? ma vie est-elle plus assurée que celle de n'importe quel autre, ou croyez-vous que j'y attache un prix qu'elle ne vaut pas ?

— Comte ! interrompit le capitaine, le lieu est mal choisi, il me semble, pour une conversation intime. D'ailleurs, j'aperçois entre les arbres la mine de furet de notre ami Clair-de-Lune. Après avoir assuré la fuite de nos amis, le drôle s'est sans doute embusqué pour nous happer au passage et nous narrer ses faits et gestes. Nous laisserons donc, si vous m'en croyez, le révérend Robert Graindorge aller à ses affaires et, sans plus tarder, nous irons aux nôtres.

— Vous dites vrai, capitaine, nous pouvons mieux employer notre temps que de causer en plein vent de choses qu'il est préférable de conserver secrètes, allez donc, mon révérend, que Dieu vous guide ! Sans doute vous retournez chez vous ?

— Mon intention, monseigneur, est de remettre à madame

la comtesse, le plus tôt qu'il me sera possible, la lettre que j'ai reçue pour elle.

— Sans doute, cette lettre doit avoir une haute importance. Vous ne sauriez trop vous hâter de la lui porter.

Il s'arrêta et fit une pause de quelques secondes.

— Maître Robert Graindorge, ajouta-t-il au bout d'un instant en le regardant fixement, et en pesant sur chacune de ses paroles, m'êtes-vous dévoué ?

— Monseigneur, pour le bien et l'honneur de votre maison, je vous appartiens corps et âme.

— Ah ! fit-il ; ma maison ?... Je ne comprends pas bien.

— Monseigneur, je suis vassal-né des comtes du Luc. Le peu que je suis aujourd'hui, c'est à cette noble famille que je le dois. Quels qu'ils soient, tous ceux qui portent ce nom révéré ont droit également à mon respect et à mon dévouement.

— C'est bien, maître Robert Graindorge, vous parlez comme il faut ; en effet, j'avais tort. Continuez à tenir la conduite que vous avez tenue jusqu'à ce jour, vous acquerez par là de nouveaux droits à ma bienveillance et à ma protection. Peut-être il se peut faire que bientôt une occasion se présente, je ne sais laquelle, où j'aurai besoin de faire appel à votre dévouement.

— Ce jour-là sera le bienvenu, monseigneur, car il me permettra de vous prouver combien complètement je vous suis acquis.

— Merci ! au revoir, maître Robert Graindorge, à bientôt ! je me souviendrai.

Il sembla vouloir ajouter quelque chose, sa bouche s'ouvrit même comme pour parler. Mais, après quelques secondes d'hésitation, il fit un dernier geste de la main, se détourna et s'enfonça à grands pas sous les charmilles, en compagnie du capitaine.

Le ministre suivit un instant le comte du regard ; puis, lors que celui-ci eut disparu sous l'épaisse ramure des arbres, le digne homme hocha la tête à plusieurs reprises, poussa un soupir étouffé, et, après être sorti du jardin à pas lents, il se dirigea vers la rue Saint-Honoré et s'enfonça résolument dans le dédale du vieux Paris.

Il lui fallut plus de quarante minutes pour atteindre la rue de la Cerisaie ; il était près de trois heures de l'après-dîner lorsqu'il arriva enfin à la porte de la maison de la comtesse du Luc.

— Ah ! ah ! vous voilà, mon révérend, lui dit maître Restaut dès qu'il l'aperçut ; je vous attends depuis longtemps ; madame la comtesse vous a déjà demandé plusieurs fois.

— Je suis désolé de n'avoir pu me rendre aux ordres de madame la comtesse, mais une affaire importante me retenait au dehors.

— C'est ce que j'ai eu l'honneur de dire à madame la comtesse. Aussi m'a-t-elle bien recommandé de vous prier aussitôt votre retour de vous rendre auprès d'elle.

— S'il en est ainsi, maître Restaut, ne me retenez pas davantage, et annoncez-moi, sans plus tarder.

— C'est juste, fit le majordome ; venez donc !

Les deux hommes, l'un précédant l'autre, se dirigèrent alors vers l'appartement de la comtesse du Luc.

La comtesse se tenait dans le salon où déjà nous avons eu occasion d'introduire le lecteur.

Elle n'était pas seule.

Georges, son charmant enfant, se roulait à quelques pas d'elle sur les tapis, attentivement surveillé par une servante affectée à son service.

Tout près de la comtesse était assise sur des coussins une

ravisante jeune fille, de dix-sept ans à peine, aux grands yeux bleus et rieurs et aux cheveux châtains et ondulés ; une de ces têtes douces, pures, extatiques, comme soul, le génie de Raphaël est parvenu à en créer, et que tout autre pinceau que le sien eût été impuissant à fixer sur la toile.

En apercevant le ministre, la comtesse fit un mouvement de joie, et, après avoir, d'un geste, ordonné à la domestique d'emmener l'enfant, elle indiqua un siège à maître Robert Graindorge, et l'invita à s'asseoir, ce que celui-ci fit aussitôt, non sans avoir, au préalable, respectueusement salué sa noble patronne.

— Vous voici donc, maître Graindorge, lui dit-elle gaiement. Savez-vous, messire, que je commençais à fortement m'inquiéter d'une si longue absence ?

— Madame la comtesse daignera m'exouser ; elle me pardonnera, j'en suis convaincu, lorsqu'elle saura que si je suis resté pendant ce long temps au dehors, c'est que j'ai été retenu par des affaires qui l'intéressent particulièrement.

— Que voulez-vous, dire, maître Graindorge ? Ces paroles problématique piquent vivement ma curiosité.

— Madame, j'avais été prévenu, il y a quelques jours déjà, qu'un courrier, porteur de dépêches pour vous, devait arriver ce matin à Paris.

— Ah ! fit la comtesse, en échangeant à la dérobé un regard avec la jeune fille assise près d'elle. Et ce courrier est arrivé ?

— A trois heures du matin, oui, madame, fit le ministre en étouffant un soupir à l'adresse du pauvre sergent La Prairie.

— Et voilà tout ?

— Pardonnez-moi, ce courrier était porteur d'une lettre de M<sup>me</sup> la duchesse de Rohan pour vous. Cette lettre, la voici.

Il la sortit d'une poche de côté de son habit, et la présenta respectueusement à la comtesse.

Celle-ci prit la lettre.

— Comment se fait-il, dit-elle, que vous me remettiez cette lettre aussi tard, puisqu'elle est arrivée d'aussi bonne heure, ce matin ?

— Hélas ! madame la comtesse, ceci tient à des circonstances complètement indépendantes de ma volonté, croyez-le bien. Je ne l'ai reçue que fort tard ; aussitôt qu'elle m'a été remise, je me suis hâté de vous l'apporter.

— Je n'en doute pas, maître Graindorge, cependant, vous conviendrez avec moi que tout cela est fort désagréable.

— Fort désagréable, reprit-il comme un écho, en baissant tristement la tête.

Jeanne du Luc était bien jeune encore. C'était une enfant gâtée dans toute l'acception du mot. Quoiqu'elle fût excessivement bonne et qu'elle aimât beaucoup maître Graindorge, dont elle connaissait le caractère élevé et le dévouement à sa personne, cependant nous devons avouer qu'elle saisissait avec un malin plaisir toutes les occasions qui se présentaient à elle de taquiner le digne homme : taquinerie qui rendait celui-ci fort malheureux, parce qu'il prenait au sérieux tous les reproches, même les plus saugrenus qu'il passait par la tête de la folle enfant de lui adresser.

Au bout d'un instant, elle reprit :

— Oui, c'est fort désagréable ! Ainsi voici une lettre qui m'est adressée par ma bonne amie, madame la duchesse de Rohan...

— J'ai eu l'honneur de le dire à madame la comtesse.

— Savez-vous ce qu'elle contient, cette lettre ?

— Je l'ignore, madame, je ne me serais pas permis d'en

briser le scel, mais je suppose qu'elle doit être fort importante.

— Très-importante en effet, maître Graindorge. Cette lettre me prévient de l'arrivée de mademoiselle Blanche de Castelnau-Chalosses.

— Ah ! fit le ministre complètement ahuri, mademoiselle Blanche de Castelnau... en effet... je... je... Madame la comtesse m'exousera, mais je ne comprends pas du tout.

— Comment ? vous ne comprenez pas que cette lettre est inutile maintenant.

— Inutile ! pourquoi cela ?

— Tout simplement parce que M<sup>lle</sup> Blanche de Castelnau-Chalosses est arrivée.

— Ah ! elle est arrivée M<sup>lle</sup> Blanche de...

— Castelnau-Chalosses, puisque la voilà !

Le ministre se leva tout effaré, salua respectueusement la jeune fille, puis il se rassit, en murmurant :

— En effet, puisque la voilà, elle est inutile !

Pour le coup, la comtesse n'y put tenir davantage elle partit d'un joyeux éclat de rire, ce qu'imita presque aussitôt la jeune fille.

La folle gaieté des deux dames était excitée encore par la mine piteuse du ministre, qui ne savait réellement plus quelle contenance tenir.

La comtesse réussit enfin à reprendre à peu près son sang-froid.

— Rassurez-vous, mon bon maître Graindorge, lui dit-elle affectueusement, je plaisantais, voilà tout.

— Ah ! fit-il en respirant, tant mieux, madame ! Ainsi, elle n'est pas venue ?

— Qui cela ?

— Mais, mademoiselle Blanche de Castelnau-Chalosses.

— Mais si, puisque la voilà et que vous l'avez saluée !

— Alors je n'y suis plus du tout, fit-il avec découragement.

Les rires recommencèrent. Cette fois les deux jeunes femmes s'en donnèrent à cœur-joie.

Mais la plaisanterie avait été cette fois poussée si loin que la comtesse fut punie par où elle avait péché, en ce sens qu'elle eut une difficulté extrême à rendre au pauvre homme son sang-froid et sa présence d'esprit.

La tâche fut ardue ; il fallut plus d'une demi-heure d'explications pour que la comtesse en sortit à son honneur ; puis lorsqu'enfin maître Graindorge fut complètement rentré dans la plénitude de ses facultés, la comtesse lui expliqua par quel concours de circonstances la duchesse de Rohan avait été amenée à la prier de se charger pour quelque temps de cette jeune fille.

Nous raconteront cette histoire en quelques mots.

Comme toutes les histoires vraies, elle était simple et touchante.

La famille de Castelnau est une des plus anciennes du Poitou. Son nom se trouve cité avec honneur à toutes les pages les plus glorieuses de notre histoire ; sous François I<sup>er</sup> un Raoul de Castelnau fut tué à la bataille de Pavie, en faisant au roi un rempart de son corps.

Cette famille, très puissante à cette époque, non-seulement par ses richesses, mais encore par l'influence dont elle jouissait, dans sa province, fut une des premières familles poitevines qui embrassèrent la réforme.

En 1560, lors de la conjuration d'Amboise, dont le chef ostensible était La Renaudie, et le chef réel le prince de Condé, au nombre des vingt-sept barons, des onze comtes et des sept

marquis, en tout cinquante gentilshommes, chefs des réformés qui eurent la tête tranchée le 15 avril à Amboise même, dans le grand « Acte de foi » auquel assistaient le roi François II, la reine Marie Stuart, la reine-mère Catherine de Médicis, le duc de Guise, le cardinal de Lorraine, le duc de Nemours et le prince de Condé lui-même, au nombre de ces cinquante condamnés, disons-nous, se trouvait Michel Jean-Louis, baron de Castelnau-Chalosses.

L'acte de foi commença à midi précises, sur la grande place d'Amboise ; le même bourreau exécuta l'un après l'autre tous les condamnés. Chaque fois que l'un d'eux gravissait les marches de l'échafaud, ses compagnons, groupés au pied de l'escalier, entamaient un psaume français, traduit par Clément Marat ; un verset accompagnait chaque tête qui tombait.

Après avoir vu exécuter devant lui ses quarante-neuf compagnons, le jeune baron de Castelnau-Chalosses gravit à son tour les marches de l'escalier fatal, et, comme aucune voix amie ne pouvait plus chanter pour soutenir son courage, que toutes les bouches avaient été rendues muettes par la mort, il entonna, d'une voix ferme, le verset suivant, légèrement modifié pour la circonstance, et dont le dernier mot s'exhala dans son dernier soupir.

Dieu me soit doux et favorable,  
Me bénissant par sa bonté,  
Et de son visage adorable  
Me fasse luire la clarté !

Cette mort terrible du baron de Castelnau, fut le premier des malheurs qui devaient, sans interruption, fondre sur cette famille infortunée, et la réduire à une situation précaire dont elle ne devait plus jamais sortir.

Gaston de Castelnau fut un des plus brillants capitaines et l'un des plus dévoués serviteurs du roi de Navarre. Toutes les richesses de sa maison qui avaient échappé aux amendes, aux confiscations et aux exactions de toutes sortes, furent prodiguées par lui pour le service de Henri IV qui, du reste, d'après ce qu'il disait lui-même, ne comptait pas avec ses amis, sans que ce roi lui eût jamais remboursé un denier des dépenses qu'il avait faites pour lui.

Le baron de Chalosses mourut en 1612, deux ans après le roi, dans un état voisin de la misère, ne laissant à ses deux fils Philippe et François de Castelnau, âgés l'un de vingt-deux ans, l'autre de dix-neuf, que leur nom, sans tache, et leur vaillante épée.

Il avait une fille aussi, une blonde et charmante enfant de dix ans à peine ; il la légua au duc de Rohan, son ami intime, auquel l'attachaient quelques liens de famille.

Le duc de Rohan accepta la succession tout entière : c'est-à-dire qu'il paya toutes les dettes de son ami défunt, dégrèva de toutes ses hypothèques le vieux manoir de famille sous lequel on l'avait enseveli. Il plaça les deux fils dans sa maison, donnant une compagnie au premier, une lieutenance au second ; puis, après avoir assisté aux funérailles de son vieux compagnon d'arme, il monta à cheval, enveloppa la petite fille dans son manteau, et l'embrassant et la bourrant de bonbons pendant toute la route, il la conduisit à la duchesse dans les bras de laquelle il la plaça en lui disant simplement :

— Voici Blanche de Castelnau.

— Merci, Henri, répondit la duchesse ; maintenant nous avons une fille.

Tout fut dit. Ces deux nobles cœurs s'étaient compris, l'adoption était complète.

Le duc et la duchesse de Rohan accomplirent dans toutes ses exigences la mission qu'ils s'étaient imposée.

Blanche de Castelnau fut élevée par eux comme si elle eût été véritablement leur fille. D'ailleurs, l'enfant était si douce, si belle, si intelligente que tout le monde l'aimait ; le duc et la duchesse en raffolaient.

Avec le temps, la charmante enfant avait grandi et s'était métamorphosée en une délicieuse jeune fille. Mais, lorsque chacun admirait sa beauté, elle seule semblait l'ignorer. Son cœur plein, du dévouement qu'elle éprouvait pour ses protecteurs, ne s'était pas encore ouvert à un autre sentiment plus tendre et en même temps plus égoïste. Le mot amour, murmuré parfois d'une voix tremblante par les jeunes gentilshommes de la maison du duc n'avait point d'écho dans son âme et la laissait complètement insensible.

Cependant l'heure devait sonner ; elle ne tarderait pas sans doute, où la femme se révélerait en elle, par cette loi fatale de la condition humaine qui exige que dans la femme il y ait la mère.

La duchesse de Rohan suivait avec une curiosité inquiète les diverses phases par lesquelles passait, sans s'en douter elle-même, sa jeune protégée.

Grâce à la générosité du duc de Rohan, à la bonne administration des biens du baron de Castelnau qu'il avait réussi à sauver du naufrage, la fortune de cette famille avait pris une meilleure tournure. Sans être riches, ses héritiers cependant n'étaient plus complètement pauvres. Les deux fils étaient pourvus ; quant à Blanche de Castelnau, le duc de Rohan avait annoncé hautement qu'il se chargeait de son établissement ; la générosité du duc était trop bien connue pour que l'on doutât que cet établissement fût au-dessous du nom de sa protégée.

Les choses en étaient là lorsqu'éclatèrent à l'improviste les troubles qui devaient causer la guerre dont le duc de Rohan allait devenir le chef.

Nous avons rapporté plus haut comment le duc de Rohan, opposé à la guerre, fut pris au dépourvu par ses coréligionnaires et entraîné par eux à résister aux desseins du roi ; lorsque le duc de Rohan, après avoir ravitaillé Saint-Jean d'Angély, où son frère s'était enfermé, partit de Castres où il laissait la duchesse, pour se rendre en toute hâte à la Rochelle, M<sup>me</sup> de Rohan se trouva très-embarrassée, non pas pour elle personnellement, mais pour sa protégée.

Selon toute probabilité, les troupes royales marcheraient sur Castres, dont peut-être elles s'empareraient. La guerre se faisait encore à cette époque, comme aux plus mauvais jours du moyen âge, avec toutes ses cruautés et ses actes infâmes.

La duchesse, bien que résolue, le cas échéant, à défendre sa ville jusqu'à la dernière extrémité, ne voulut pas exposer la jeune fille aux conséquences terribles d'une prise d'assaut ; alors, malgré la tendresse qu'elle éprouvait pour elle, au risque des reproches que le duc pourrait lui adresser, elle se détermina à éloigner Blanche et la confier à une amie sûre pour tout le temps que durerait la guerre.

Une fois cette détermination prise, la duchesse songea à la mettre à exécution. Elle ne chercha pas longtemps cette amie. Le premier nom qui lui vint à la pensée fut celui de la comtesse du Luc. Au reste, elle ne pouvait faire un choix plus convenable.

Sans autrement prévenir son amie, la duchesse annonça simplement à madame du Luc l'arrivée de la jeune fille par une lettre qu'elle remit au sergent La Prairie ; puis, deux jours plus tard, la jeune fille, toute en larmes quittait Castres, pour se rendre à Paris, sous l'escorte de trois braves gentilshommes, dans lesquels

M<sup>me</sup> de Rohan avait toute confiance, MM. Philippe et François de Castelnau, frères de Blanche, et M. de Lérans, leur ami, et même un peu leur parent.

Quoique, pour moins fatiguer la jeune fille, les jeunes gens essent voyagé à petites journées, cependant, comme ils ne s'arrêtaient jamais, ce que se gardait bien de faire le digne sergent La Prairie, par un hasard singulier, ils le précédèrent à Paris où ils entrèrent deux heures avant lui, si bien que cinq minutes à peine après que le révérend Graindorge avait quitté la maison de M<sup>me</sup> du Luc pour se rendre sur le Pont-Neuf, où l'attendait le sergent, Blanche entra avec son escorte chez la comtesse.

Et cependant, comme pour prouver qu'il est presque impossible de terminer heureusement un long voyage, un malheureux accident les avait retardés assez longtemps à leur entrée dans Paris.

M. de Lérans, dont le cheval s'était défilé, avait voulu mettre pied à terre pour s'assurer qu'il n'était pas blessé. Malheureusement, comme le jeune homme craignait de retarder ses compagnons, il se hâta de telle sorte, en sautant à bas de sa monture, que le pied lui tourna, et il se fit une entorse ; cela si malheureusement que, malgré tous ses efforts et toute sa volonté, ce fut à grand-peine qu'il réussit à se tenir à cheval jusqu'à l'auberge de la « Chère Licorne, » où malgré ses protestations et ses dénégations, ses amis furent contraints de l'abandonner à son grand regret.

Jeanne du Luc, quoiqu'elle ne fût pas prévenue, reçut cependant la jeune fille à bras ouvert et lui prodigua les plus charmantes caresses, tout en assurant messieurs de Castelnau qu'à l'avenir elle considérerait Blanche comme sa sœur ; les chargeant, en sus, de tous ses remerciements pour la duchesse de Rohan qui avait daigné lui donner une aussi grande preuve de confiance, et par cela même lui témoigner qu'elle ne l'oubliait pas et qu'elle éprouvait toujours pour elle la même amitié.

Messieurs de Castelnau avaient fait un long voyage. En entrant à Paris, ils étaient venus tout droit chez elle.

La comtesse leur fit servir des rafraîchissements et leur demanda le récit de leurs aventures, récit que Philippe de Castelnau, sans se faire prier, lui fit dans tous ses détails. Il n'oublia même pas de mentionner l'épisode malheureux de l'entorse de ce pauvre comte de Lérans, qu'au grand regret de son frère et de lui ils étaient contraints d'abandonner aux soins mercenaires d'un hôtelier et d'un médecin peut-être ignare : dans une ville où le comte de Lérans ne connaissait personne, cela de son propre aveu.

— Mais, demanda la comtesse, pourquoi abandonner votre ami ? Une entorse, lorsqu'elle est soignée à temps, n'a rien de très-dangereux. Seulement elle est longue à se guérir ; ce n'est donc qu'une perte de temps.

— En effet, madame, répondit Philippe de Castelnau ; nous serions heureux d'emmener notre ami avec nous. Malheureusement il ne saurait en être ainsi.

— Pourquoi donc cela ?

— Mon Dieu ! madame la comtesse, pour une raison toute simple, reprit le jeune capitaine. Tout est en feu en ce moment dans le midi : les populations sont soulevées, l'armée royale dont les forces sont considérables se fait ouvrir les portes de toutes les villes. Quelques-unes résistent, à la vérité ; alors c'est la guerre avec toutes ses horreurs, et les calamités qu'elle entraîne après elle.

— Mon Dieu ! murmura la comtesse avec douleur, en sommes-nous donc là ?

— Hélas ! oui, madame, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, quelques villes résistent, parmi lesquelles il y en a trois principales : Saint-Jean-d'Angély, où s'est jeté le duc de Soubise, frère de M. de Rohan ; Castres, où se trouve M<sup>me</sup> la duchesse et, Montauban, où commande M. le duc de La Force, et dont M. de Rohan veut faire le boulevard de la religion dans le Midi, une seconde La Rochelle, enfin.

— Y réussira-t-il.

— Nous l'espérons, madame, M. le duc de la Force se souvient de la Saint-Barthélemy ; mais, pour en revenir à ce que j'avais l'honneur de vous dire, nous appartenons, mon frère et moi, ainsi que M. de Lérans, à la garnison de Castres. Nous sommes des plus privés et naturellement des plus dévoués de M<sup>me</sup> la duchesse ; elle est seule en ce moment pour défendre sa ville ; après les bienfaits dont nous a comblés M. le duc de Rohan, si nous hésitions une seconde, si nous perdions une minute avant de retourner à Castres, nous serions déshonorés.

Jusqu'à ce moment, Blanche de Castelnau s'était tenue modestement à l'écart ; elle était restée muette, mais attentive, écoutant avidement tout ce qui se disait. Aux dernières paroles de Philippe de Castelnau, son visage rayonna, ses yeux lancèrent des éclairs, et elle s'écria avec élan :

— Bien dit, frère ! tu te feras tuer, n'est-ce pas, pour notre bienfaitrice ?

— Nous nous ferons tuer, sœur, dit Philippe de Castelnau, en la pressant dans ses bras, tandis que son frère lui mettait un baiser au front.

— C'est convenu cela, ajouta François de Castelnau.

— Le danger est-il donc si grand ? demanda M<sup>me</sup> du Luc avec appréhension.

— En ce moment, non, madame, répondit Philippe de Castelnau en souriant ; mais d'un moment à l'autre il peut devenir immense, si les royaux investissent la ville. Voilà pourquoi, madame, nous avons hâte de nous rendre à notre poste.

— Je vous comprends, messieurs ; aussi je n'insiste pas davantage pour vous retenir, malgré le plaisir que j'éprouverais à vous garder quelques jours, vous qui servez d'intermédiaires entre ma meilleure amie et moi. Mais ce malheureux jeune homme que vous abandonnez, véritablement, son sort me fait peine.

— Pourquoi donc cela, madame ? dit Philippe en souriant. Le comte est gentilhomme, de plus il est fort riche ; la situation dans laquelle il se trouve n'a rien qui soit inquiétant, surtout maintenant que vous daignez vous intéresser à lui.

— Oh ! soyez certains, messieurs, que je ne manquerai pas de faire prendre de ses nouvelles ; c'est un devoir, surtout maintenant qu'il sera seul ; n'est-ce pas, mignonne ?

— Oh ! oui, madame ; pauvre jeune homme ! murmura la jeune fille, dont une imperceptible rougeur teinta le visage.

— Il est, m'avez-vous dit... ?

— Nous avons été contraints, madame, d'abandonner notre pauvre ami dans une hôtellerie de la rue Tiquetonne, à l'enseigne de la « Chère-Licorne. » Cette hôtellerie est, je crois, tenue, par un certain Grippart.

— Je m'en souviendrai, dit la comtesse.

— Moi aussi, murmura la jeune fille.

Jeanne la regarda en souriant. Blanche baissa la tête, toute confuse d'avoir été si bien comprise, probablement.

La comtesse reprit vivement :

— Ne soyez pas inquiets du sort de votre ami, messieurs ; je donnerai des ordres pour qu'il soit entouré des soins les plus attentifs.

— Mille fois merci, madame ; maintenant, quoiqu'à regret, si vous daignez nous le permettre, nous prendrons congé de vous. Nous avons d'impérieux devoirs à remplir.

— Je n'ose vous retenir, messieurs. Allez donc ! et n'oubliez pas, je vous prie, de remercier pour moi M<sup>me</sup> de Rohan de m'avoir gardé un si bon souvenir, en me confiant cette chère enfant.

Quelques paroles de politesse furent échangées encore ; puis les deux gentilshommes se retirèrent, après avoir affectueusement embrassé leur sœur, pour laquelle ils professaient une profonde amitié.

Le premier soin de la comtesse, dès qu'elle se trouva seule avec sa nouvelle amie, fut de s'occuper activement de son installation chez elle.

Inoccupée comme elle l'était, à son grand regret, ce fut une grande joie pour madame du Luc de se trouver ainsi, à l'improviste, avoir un devoir à remplir.

Elle fit donc appeler Clairette, sa filleule, qu'elle chargea du soin de veiller sur sa nouvelle amie et qu'elle affecta spécialement à son service. Elle assigna à la jeune fille un appartement tout à côté du sien et communiquant avec lui ; enfin elle eut pour Blanche ces mille attentions dont les femmes sont si prodigues et dont elles s'acquittent avec tant d'intelligence et de grâce lorsqu'elles le veulent.

Tous ces petits arrangements furent si lestement opérés, qu'il y avait déjà plusieurs heures que tout était fini lorsqu'apparut enfin le digne ministre.

Après lui avoir raconté dans les plus grands détails ce que nous avons rapporté en quelques lignes, le comtesse ajouta :

— Eh bien ! maître Robert Graindorge, que pensez-vous de tout ceci ?

— Madame, répondit respectueusement le ministre, je dois vous avouer en toute humilité, que, devant des faits aussi étranges, je suis tellement abasourdi, que je ne pense rien du tout.

— Belle conclusion ! s'écria en riant la comtesse, éternel rêveur que vous êtes ! Vous ne pourrez donc jamais prêter attention à ce que l'on vous dit ?

— Pardon, madame, je mérite tous vos reproches ; mais j'ai été aujourd'hui si tourmenté que, je vous l'avoue humblement, je ne suis plus moi ; je n'existe plus ; je suis une machine plus ou moins bien organisée, voilà tout ; pardonnez-moi donc je vous en supplie.

— Allons donc ! maître Graindorge, vous voulez nous donner à garder ?

— Nullement, madame ; je vous le répète, je ne suis qu'un malheureux, indigne de votre colère ; je n'ai pas conscience de ce que je fais.

— Voyons, maître Graindorge, je crois m'apercevoir qu'il est inutile, quant à présent, d'essayer de causer avec vous. Vous sentez-vous en état de me rendre un service ?

— Oh ! madame, demandez-moi ma vie, demandez-moi...

— Je ne vous demande qu'une chose, interrompit en souriant la comtesse.

— Oh ! parlez, madame, et quoi que ce soit... dites, que voulez-vous ?

— Que vous alliez vous promener.

— Hein ? pardon !... que j'aïlle ?...

— Vous promener, voilà tout !

— Mais j'en arrive, madame, je ne fais que cela depuis ce matin.

— Eh bien, que voulez-vous, maître Graindorge, vous finirez la journée comme vous l'avez commencée.

— Enfin !... et de quel côté désirez-vous que je dirige ma promenade, madame la comtesse ?

— Du côté de la rue Tiquetonne.

— Hun !... c'est une rue très-mal fréquentée ; elle est remplie d'étuvistes, de baigneurs, d'hôteliers, de boue et de trous punais ; je n'y connais personne.

— C'est possible ! mais moi j'y connais quelqu'un ; c'est ce quelqu'un que je désire que vous alliez voir sans retard.

— Oh ! alors, ordonnez, madame la comtesse.

— Il y a, vers le milieu de cette rue je crois, une auberge qui porte pour enseigne : « A la Chère Licorne. »

— Tenue par un nommé Grippart, je vois cela d'ici.

— Vous la connaissez donc ?

— Oh ! à peu près.

— A peu près me semble charmant. Avouez que vous y êtes allé ?

— Oh ! si peu, madame la comtesse, deux ou trois fois tout au plus.

— C'est plus qu'il ne faut pour la reconnaître ; vous vous rendrez dans cette hôtellerie.

— Oui, madame.

— Vous vous informerez d'un jeune gentilhomme, arrivé ce matin même à Paris.

— Oui, madame.

— Ce gentilhomme se nomme le comte Gaston de Lérans.

— Gaston de Lérans, très-bien !

— Il est blessé.

— Gravement, sans doute ? Malheureux jeune homme !

— Je l'ignore ; dans tous les cas, vous vous ferez conduire près de lui, et vous lui direz, retenez bien mes paroles...

— C'est-à-dire que je ne perds pas une syllabe, madame la comtesse.

— Vous lui direz : « Madame la comtesse du Luc de Mauvers me charge de vous adresser ses compliments. Elle espère que votre blessure n'aura pas de suites sérieuses, et que vous serez bientôt en état d'aller la saluer. » Vous m'avez bien comprise ?

— Parfaitement, madame la comtesse ; je répéterai vos paroles à ce jeune gentilhomme comme un papegai.

— Très-bien ! maître Graindorge, et maintenant...

— Maintenant, madame la comtesse ?

— Eh bien, maintenant, allez-vous-en !

— Je cours, madame, s'écria-t-il comme poussé par un ressort.

Il salua, tourna sur les talons tout d'une pièce, et sortit presque en courant.

Blanche se jeta dans les bras de la comtesse, et, cachant sa tête dans son sein :

— Oh ! merci, madame, murmura-t-elle doucement, merci ! Vous êtes bonne.

— Enfant ! répondit Jeanne avec émotion, ne suis-je pas femme, moi aussi, et n'ai-je pas un cœur !

## IV

## CE QUE LE COMTE OLIVIER DU LUC PENSAIT DE L'ÉVÊQUE DE LYON

Nous avons dit que le comte Olivier du Luc et le capitaine Vatan avaient brusquement abandonné maître Robert Graindorge à la grille du jardin des Tuileries, et s'étaient enfoncés, à grands pas, sous les charmilles où les attendait Clair-de-Lune. Celui-ci, en les voyant s'avancer vers lui, s'était de son côté hâté d'aller à leur rencontre.

Le chef des Vauriens du Pont-Neuf, contre son habitude, semblait fort préoccupé ; il avait les sourcils froncés, le visage pâle, et ses regards erraient autour de lui avec une certaine appréhension inquiète.

Ce changement physique dans la personne et les allures du bandit frappa le capitaine.

— Hé là ! notre ami, lui dit-il, que vous est-il donc arrivé ? Auriez-vous eu par hasard maille à partir avec messire Defunctis ?

Clair-de-Lune hésita un instant à répondre. Il sonda de l'œil les bosquets environnants, puis d'une voix basse et entrecoupée, il murmura plutôt qu'il ne répondit :

— Vous vous trompez, capitaine, je n'ai rien. D'ailleurs, il me semble qu'il y a autour de nous beaucoup trop d'yeux ouverts, et d'oreilles aux écoutes, pour que l'endroit soit convenable à une explication quelconque.

— Ah, ah ! compagnon, te voilà subitement devenu bien prudent ! aurais-tu vu le diable, par hasard ?

— Si ce n'était que cela ! reprit Clair-de-Lune avec un soupir.

— Un mot seulement, dit le comte. Nos compagnons ?

— À cet égard, vous pouvez être tranquille. Grâce à Dieu, ils sont en sûreté ; nul ne les a aperçus et leur fuite s'est opérée dans les meilleures conditions.

— Alors, tout va bien, fit le capitaine.

— Non pas, tout va mal, au contraire.

— Oh ! oh ! que se passe-t-il donc ?

— Je ne puis m'expliquer ici.

— Il faut cependant que nous sachions à quoi nous en tenir.

— Oui, certes ; ce n'est qu'à fin de vous instruire que je suis venu vous guetter ici au passage.

— Eh bien alors ?

— Alors, si vous me le permettez, voici ce que nous ferons.

— Parle !

— Vous vous rendez, capitaine, ainsi que monsieur le comte, à la porte de Saint-Honoré. À quelques pas en dehors, Double-Épée vous attend avec des chevaux. J'irai, moi, de mon côté ; il est bon que l'on ne nous voie pas ensemble.

— Quand faut-il aller là-bas ?

— Tout de suite.

— C'est entendu.

— Je vais annoncer votre arrivée.

— Cours !

Clair-de-Lune salua et disparut sous le couvert.

Les deux hommes le laissèrent s'éloigner ; puis ils regagnèrent à petits pas la grande allée du jardin qu'ils redescendirent en se promenant jusqu'à la porte donnant sur cette enceinte de la ville nommée boulevard des Tuileries, tournèrent à droite et

gagnèrent la porte Saint-Honoré, qu'ils franchirent sans être remarqués.

Environ à deux portées de fusil, dans le faubourg, ils aperçurent, devant une auberge, Macrombicho et Boncorbeau ; chacun d'eux surveillait trois chevaux, en tout six complètement harnachés, attachés à des anneaux scellés dans la muraille, et occupés à manger leur provende.

La vue des deux hommes leur apprit que c'était dans cet auberge que Clair-de-Lune leur avait donné rendez-vous.

En effet, à peine en eurent-ils franchi le seuil, qu'ils aperçurent dans la grande salle, assis face à face à une table et soûlé avec de la cervoise, Clair-de-Lune et Double-Épée.

Clair-de-Lune se leva aussitôt, et s'avantant au devant des arrivants, avec les marques de la plus respectueuse politesse :

— Messieurs, leur dit-il, excusez-moi de vous avoir fait venir aussi loin, mais mon noble ami le capitaine Clerget, que j'ai l'honneur de vous présenter, doit se mettre en route avant une heure avec ses recrues ; il lui aurait été impossible d'entrer dans la ville.

Double-Épée était grimé de telle sorte, il avait si bien pris le costume et les allures d'un officier de fortune, que tout le monde s'y serait trompé. Le comte et le capitaine lui-même eurent peine à le reconnaître.

Le capitaine Vatan comprit du premier coup que Clair-de-Lune jouait une comédie pour donner le change à l'aubergiste et à ses garçons qui tournaient incessamment autour d'eux et semblaient être aux écoutes.

— J'ai eu de la peine à décider mon ami, dit-il ; mais comme l'affaire est importante, si l'occasion est aussi belle que vous le prétendez, nous ne regretterons pas d'être venus jusqu'ici.

— Vous en jugerez, monsieur, dit Double-Épée. Voulez-vous être assez bon pour vous asseoir, pendant que les chevaux achèvent de manger l'avoine ? Dans un instant nous les essayerons ; comme vous êtes, m'a-t-on dit, des connaisseurs, quelques minutes vous suffiront pour les apprécier à leur juste valeur.

— Soit, monsieur, nous attendrons donc, répondit le comte.

Ils prirent des sièges. Double-Épée fit apporter de la cervoise et des verres ; on trinqua et on but.

— Mon ami le lieutenant Coquered, reprit Double-Épée au bout d'un instant, vous a dit sans doute mes conditions ?

— Ma foi, non, dit Clair-de-Lune ; je vous avoue, capitaine, que j'ai complètement oublié d'en parler à ces messieurs.

— Alors, avec votre permission, messieurs, je vais vous les dire.

— Nous vous écoutons, répondirent le capitaine et le comte en s'inclinant.

— Oh ! elles ne sont pas longues. Je suis un homme tout rond en affaires, moi. Avant d'être soldat, j'ai été un peu maquignon et j'ai conservé l'habitude d'aller vite en besogne. Ainsi que vous le savez, sans doute, la coupable rébellion des Huguenots, que Dieu confonde, a fait considérablement hausser le prix des chevaux ?

— Ma foi, non, je l'ignorais, dit le comte.

— Eh bien, maintenant vous le savez, reprit Double-Épée d'une voix goguenarde.

Le cabaretier et ses garçons se mirent à rire.

Cette dernière phrase avait fixé leur opinion ; maintenant ils se croyaient certains que le soi-disant capitaine Clerget était bien réellement ce qu'il prétendait être. Aussi, dès ce moment, ils cessèrent de s'occuper des quatre hommes et les laissèrent boire et causer tout à leur aise.



Mais ceux-ci étaient trop fins pour se laisser prendre à cette confiance qui pouvait être un piège habilement tendu ; ils continuèrent donc à jouer serré.

— Ainsi que vous l'a dit mon ami, reprit Double-Épée, avant une heure il faut que je sois en route. Je ne puis donc traiter qu'au comptant ; vous voilà avertis, messieurs ; toute autre préposition que celle-là serait repoussée par moi avec acharnement.

— Soit, monsieur, reprit l'aventurier, nous ne voyons là rien qui nous étonne ; seulement nous vous ferons observer que probablement nous n'avons pas sur nous la somme que vous exigerez, d'autant plus que nous ignorions complètement de quelle façon nous traiterions avec vous.

— C'est juste, mais alors comment nous arrangerons-nous ?

— Oh ! de la façon la plus simple, n'ayez peur. Si nous tombons d'accord, ainsi que je le suppose, reprit le capitaine, nous expédierons les deux soldats qui sont ici avec vous ; ce sont des soldats, n'est-ce pas ?

— Ce sont des soldats, oui, monsieur ; et, de plus, des hommes de confiance.

— Parfait ! nous les expédierons, dis-je, avec un mot ; l'un chez moi, rue Beautreillis, à l'hôtel de Marbeuf ; l'autre, rue Git-le-cœur, chez M. le marquis de Sabran, mon ami, que je vous présente.

Double-Épée et le comte s'inclinèrent silencieusement.

— Et, reprit le capitaine, ils reviendront accompagnés de votre intendant qui sera porteur de la somme et nous rejoindra ici. Cet arrangement vous convient-il ?

— On ne peut mieux, avec une légère modification, cependant.

— Voyons la modification ?

— Il est inutile qu'ils reviennent ici où ils ne nous retrouveraient pas. Mieux vaut qu'ils se rendent tout droit au Cours la Reine, où, après avoir essayé les chevaux et avoir conclu notre marché, nous les attendrons en nous promenant.

— Eh bien, voilà qui est dit.

En ce moment Boncorbeau entra, s'avança vers Double-Épée, et, après l'avoir salué respectueusement, il se tint immobile devant lui.

— Eh bien ? lui demanda le jeune homme, que me veux-tu ?

— Mon capitaine, répondit le Vaurien, les chevaux ont achevé leur provende, ils n'ont pas laissé un grain d'avoine dans la mangeoire.

— Qu'on leur remette la bride, nous sortons.

Les verres furent vidés une dernière fois. Double-Épée régla le compte de l'aubergiste, donna un généreux pourboire au garçon, car, à cette époque l'habitude du pourboire était déjà depuis longtemps invétérée en France ; puis les quatre hommes sortirent, accompagnés des salutations de l'aubergiste. Double-Épée désigna au comte et au capitaine les chevaux qu'ils devaient monter ; puis tous se mirent en selle, et ils s'éloignèrent au grand trot par une rue latérale conduisant au Cours-la-Reine.

Mais, lorsqu'ils eurent perdu l'auberge de vue et qu'ils se crurent assez loin pour ne pas redouter d'être espionnés, ils firent un brusque crochet sur la droite, et partirent à toute bride à travers la campagne.

Ils galopèrent ainsi, sans ralentir leur allure et sans échanger une parole, jusqu'aux environs de l'abbaye de Longchamps. Là ils firent halte, mirent pied à terre, confièrent leurs chevaux à Macrombiche et à Boncorbeau auxquels ils recommandèrent de se

tenir prudemment sous le couvert ; puis ils s'enfoncèrent dans le bois.

Ils marchèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un tertre assez élevé, complètement dépourvu d'arbres, et situé au centre d'une vaste clairière.

— Là ! dit Double-Épée avec un sourire de satisfaction, lorsque le premier de tous, il fut parvenu au sommet du tertre et se laissant tomber sur l'herbe, je crois qu'ici nous pourrions causer tout à notre aise, sans craindre les « mouches » d'aucune sorte.

— Hum ! sais-tu que tu m'effrayes, mon garçon, dit en riant le capitaine ; corbieux ! quel luxe de précautions ! sommes-nous donc menacés d'un nouveau massacre des Innocents ? Je ne te croyais pas si prudent, filleul.

— Raillez, parrain, raillez ! j'aime mieux vous voir ainsi, cela me fait moins peur.

— Ah ! ça tu vas t'expliquer, n'est-ce pas ?

— Pardi ! j'y compte bien ; d'ailleurs, je suis venu tout exprès ici pour cela.

— Voyons, parle, et ne nous laisse pas plus longtemps le bec dans l'eau. De quoi s'agit-il ?

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

## INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. À ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un ½ cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

### AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

### A NOS ABONNÉS DE LA VILLE

Dans quelques jours notre agent aura l'honneur de présenter les comptes à nos souscripteurs de la ville. Nous espérons qu'ils s'empresseront de les régler immédiatement afin de lui éviter de nouvelles démarches.

LES EDITEURS.

## “ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois.

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

### A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,  
Boite 1936, B. de P. Montréal. 4, Rue St. Jacques